

Les défis de la mission aujourd'hui

Le Décret *Ad gentes*¹ poursuivant une réflexion commencée avant le Concile, propose deux expressions quant à la finalité de l'œuvre missionnaire : l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise. Mais dans la suite, l'ecclésiologie post-conciliaire a de plus en plus opté pour la perspective biblique de l'évangélisation. Et l'Eglise a, dès lors, développé et étendu le concept d'évangélisation jusqu'à lui faire indiquer ce qui a trait à la mission.

La compréhension de la mission d'après Vatican II n'est pas vraiment entrée dans les consciences chrétiennes. Ainsi l'on parle de l'urgence de la mission vis-à-vis des personnes qui n'appartiennent pas ou plus à l'Eglise et qui hésitent à s'identifier comme croyants. Ce discours suit la conception ancienne de la mission. D'où cette difficulté de prendre en compte la nouvelle théologie de la mission du Concile.

Le Concile Vatican II rend à la mission son origine : l'origine de la mission n'est pas l'Eglise mais le Dieu trinitaire². La mission prend son origine en Dieu. Cela veut dire que la première mission est en Dieu : la communication des trois personnes, le jaillissement intarissable de vie dans leurs relations qui débordent dans les relations avec le monde. Le mystère des relations dynamiques et créatrices en Dieu est l'origine, le chemin et le but de la mission de l'Eglise. Le critère pour distinguer ce qui est de l'ordre de la mission et ce qui ne l'est pas est le désir d'entrer en relation avec l'autre, avec Dieu dans la lumière de l'autre et avec l'autre dans la lumière de Dieu.

En fait, il peut y avoir une annonce de la foi sans traces du désir d'entrer en relation avec l'autre : c'est l'annonce centrée sur son contenu, sans ouverture aux hommes auxquels elle est adressée. De même un service qui ne montre pas le désir d'entrer en relation avec l'autre : quand les serviteurs se considèrent comme ceux et celles qui savent ce qui est bon pour l'autre. Une communauté sans ce dynamisme d'entrer en relation avec l'autre est repliée sur elle-même, fière de ses richesses et réussites, ou inquiète des menaces et de la pauvreté et de l'échec. Le désir de rentrer en relation à l'autre peut donc servir de critère pour distinguer ce qui est mission et ce qui ne l'est pas. Quatre défis sont à relever pour aller loin dans la voie de la théologie de la mission ouverte par Vatican II : sortir de soi ; se laisser interroger par l'altérité de l'autre ; s'exposer à l'autre avec ce qui fait profondément partie de soi-même ; se laisser transformer par l'autre. Ces quatre défis sont liés entre eux de multiples manières.

Sortir de soi. C'est ouvrir des portes, faire route vers l'autre, transgresser les frontières du monde culturel et religieux qui nous est familier. Sortir des habitudes.

11. Constitution dogmatique sur l'Eglise (*Lumen gentium*).

22. Cf. Vatican II, « Constitution dogmatique sur l'Eglise (*Lumen gentium*) », n° 1-5 ; Vatican II, « Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise (*Ad gentes*) », n° 2-4

Abandonner les chemins battus. Avouer ses fragilités, se confronter au fait que l'autre nous manque. Aller vers l'autre plutôt en tant que pauvre qu'en tant que riche, conscient que ce qu'on peut recevoir de l'autre est plus que ce qu'on pourrait lui donner.

Se laisser interroger par l'altérité de l'autre. On ne peut pas véritablement rencontrer l'autre sans dire en même temps l'émerveillement devant son visage ; car le visage de l'autre est comme un éclairage dans lequel l'essentiel se cache. Le visage de l'autre laisse toujours deviner quelque chose qui ne se révèle jamais entièrement, l'irréductible altérité de l'autre. Celle-ci fait ombre, nous n'arrivons presque jamais à être au clair sur qui est vraiment l'autre. Mais sommes-nous jamais au clair sur notre propre mystère ? Nous butons sur l'altérité de l'autre comme on bute contre un obstacle. Comment aller plus loin ? Mieux vaut peut-être s'arrêter, retourner sur ses pas. Mais l'altérité de l'autre nous interroge sur nous-mêmes, sur notre propre mystère, sur l'abîme en nous-mêmes, insondable lui aussi. Se laisser interroger par l'altérité de l'autre c'est donc finalement supporter notre non-savoir. Considérer notre non-savoir comme plus précieux que notre savoir. Nous tenons parfois peut-être trop à nos connaissances sur l'autre, son pays d'origine, sa société. Mais nous pouvons être sûrs que le non-savoir qui nous surprend dans la rencontre concrète de l'autre nous emmène plus loin. L'émerveillement suscité par l'altérité insondable de l'autre peut permettre des découvertes qui entraînent un changement pour nous et pour l'autre.

S'exposer à l'autre avec ce qui fait profondément partie de soi-même. Au fond de la vérité de chacun il y a peut-être moins de certitudes que de questions : Qui suis-je ? Quelles sont les relations qui forgent notre identité ? Quelles sont les recherches qui nous poussent vers l'autre : quelle est notre démarche vers lui, la parole que nous voudrions lui donner ? Quelle est la parole de l'autre qui nous touche ? Quelle est la parole de l'Évangile que nous entendons comme une bonne nouvelle pour nous ? Voilà l'accès à notre vérité, l'unique contribution à la création que personne ne peut donner à notre place. Le plus souvent l'expression « ma » vérité est trompeuse. Ma vérité ne se révèle à moi qu'à travers la parole de l'autre. Pensons aux personnes qui cherchent Jésus de Nazareth pour vivre. Leur vérité est leur demande de vivre, leur crédit fait à la vie, leur confiance que Jésus peut ouvrir un avenir. Mais c'est l'autre, Jésus, qui leur révèle cette vérité en s'étonnant de leur foi : « Ta foi t'a sauvé »¹. En même temps la recherche et la confiance des personnes font accéder Jésus à sa propre vérité.

Se laisser transformer par l'autre. Cette transformation est à l'œuvre au moment même où nous sortons de notre bulle, au moment même où le visage et l'appel de l'autre nous interrogent, au moment même où sa parole nous fait découvrir notre vérité. Nous prenons alors le risque de devenir une autre personne, au moment même où nous écoutons notre désir d'entrer en relation avec l'autre. Cette transformation ne signifie pas du tout que nous devenions semblables à l'autre, bien au contraire. La relation à l'autre nous rapproche de notre propre vérité. Ainsi, elle contribue à approfondir doucement le côté par lequel nous

11 . Cf. Mt 8, 13 ; Mt 9, 2 ; Mt 9, 28-29 ; Mt 15, 28 ; Mt 21, 21-22.

sommes différents de l'autre. Cette transformation vaut évidemment pour l'un et l'autre dans une relation. Notre relation nous fait bouger et nous pousse à aller plus loin, chacun, sur son propre chemin, vers sa propre vérité, mais unis quand même dans la joie de se mettre toujours à nouveau en route, unis dans l'expérience d'un Dieu qui nous met au large². La rencontre de Pierre et Corneille¹ est un des plus beaux exemples de la transformation mutuelle, fruit d'une vraie rencontre.

La réflexion sur la mission nous rapproche curieusement de la situation de pluralité religieuse, où l'individuel l'emporte sur l'institutionnel. La mission, comprise comme désir de la relation à l'autre, répond à cette inquiétude d'être soi-même, source de tant de recherches spirituelles et religieuses individuelles, parce qu'elle est essentiellement décentrement, marquée par le non-savoir plutôt que par le savoir, par la conscience d'une pauvreté plutôt que par celle d'une richesse, par l'accueil du mystère de l'autre plutôt que par l'intervention active, par le goût de devenir plutôt que par la défense de ce qu'on croit être. En tant que désir de relation vécu par ce multiple décentrement, la mission apporte à notre recherche d'être nous-mêmes une ouverture constamment relancée et retravaillée. Par cet élan inlassable d'ouverture, apportée par le désir de la relation, la mission révèle comme son origine, son chemin et son but le mystère des relations en Dieu.

P. Gilbert Nzenzemon

22 . Cf. Ps 17 (18).

11 . Cf. Ac 10.